



La régression
The regression

par
le théâtre de L'Argument

Texte

Dennis Kelly

Traduction

Philippe Lemoine

Mise en scène

Maïa Sandoz

Avec

Maxime Coggio, Gulliver Hecq,
Paul Moulin, Christelle Simonin,
Aurélie Vérillon

Distribution en cours

Texte

Dennis Kelly

Mise en scène

Maïa Sandoz

Traduction

Philippe Lemoine

Avec

Maxime Coggio, Gulliver Hecq,
Paul Moulin, Christelle Simonin,
Aurélie Vérillon

Distribution en cours**Assistante mise en scène**

Ariane Bégoïn

Dramaturgie

Clémence Barbier

Scénographie

Catherine Cosme

Création lumière

Julie Bardin

Création musicale

Christophe Danvin

Mise en espace sonore

Jean-François Domingues

Régie Plateau et accessoires

Paolo Sandoz

Collaboration Chorégraphique

Gilles Nicolas

Collaboration scénographique

Victor Gauthier-Martin

Collaboration Artistique

Guillaume Moitessier

Régie générale

David Ferré

Administration et production

Agnès Carré

Production et diffusion

Olivier Talpaert

Création 2027

Durée du spectacle 1h45

Théâtre / Écritures contemporaines

Tous publics à partir de 13 ans

J-1

Nombre de personnes en tournée

10/11 personnes

Dimension plateau minimum

10m x 10m

Calendrier prévisionnel

Hiver 2026

Paris (Lecture publique)

Printemps-été 2027

Résidence dramaturgie

Automne 2027

Répétition et création

© L'Arche Éditeur

www.arche-editeur.com

L'Arche est éditeur et agent théâtral des pièces représentées

La pièce
(*The Regression*)

Expérience de pensée radicale, *La régression* est une saga familiale sur cinq générations. Au terme d'une grossesse médicalement assistée, une jeune femme meurt en donnant la vie. Effondré, son compagnon, le père de l'enfant, remet en question la marche du monde pour protéger sa fille. Et si l'éradication de la science était le seul salut de l'humanité ? Ce qui n'était qu'un cri du cœur va se transformer en un mouvement radical, nommé *La régression*, en faveur de l'abolition des progrès techniques et des avancées scientifiques de notre société. De génération en génération, les mœurs se durcissent, la culture vacille, le langage lui-même se désagrège. Ce monde en décomposition, où toute lumière est suspecte, bascule lentement mais sûrement dans la nuit. Mais au bout du désastre surgit une faille, ténue, résistante : une jeune femme découvre l'amour et la science et réanime alors notre capacité d'émerveillement.

Cette dystopie acide et cruelle met en lumière nos pulsions les plus destructrices, la banalité du mal, et cette petite chose fragile et vulnérable qu'est notre humanité.

L'auteur

Dennis Kelly est né à Londres en 1970. Il est l'héritier du théâtre «in yer face» (Sarah Kane, Martin Crimp, Mark Ravenhill...), courant du théâtre anglais des années 90 dans le sillage d'Antonin Artaud. Ses pièces sont jouées et traduites dans le monde entier. Il est également l'auteur de pièces radiophoniques et scénariste de séries télévisées : *Pulling* (BBC 3), *UTOPIA* (Channel 4) qu'il a également coproduite, et *The Third Day* (Sky Atlantic).

Il a reçu de nombreux prix et distinctions : nomination pour les *British Academy Film Awards* en 2008, lauréat des prix *South Bank Award* et *British Comedy Award* en 2009. Son théâtre est publié à L'Arche.

« Je ne crois pas que je décrive de gens foncièrement mauvais. Je parle de gens qui essaient de pas être des connards, et qui foirent. On fait tous des efforts pour pas être des trous du cul, et pourtant... on merde. Parce que c'est ça qu'on fait, nous les humains : on merde. »

Dennis Kelly

**« Notre travail n'est pas terminé,
membres du genre humain, votre travail
n'est pas terminé, il y a encore des gens
là-dehors qui voudraient refaire
tout ce que nous avons défait.
Soyez toujours vigilants.
Mais n'ayez pas peur.
L'ignorance, c'est le bonheur.
Le savoir, c'est la douleur,
et l'ignorance, c'est le bonheur. »**

La régression est une pièce récente. Commande du Berliner ensemble et depuis montée partout en Allemagne, elle n'a pas encore été montée en France.

À la première lecture, *La régression* de Dennis Kelly m'est apparue comme une pièce assez évidente, un peu convenue sur les dérives réactionnaires et anti-progrès. Mais en la travaillant avec de jeunes comédien-nes, au sein des Chantiers Nomades, le texte s'est révélé vivant, organique, riche de multiples strates, invisibles au premier abord. Cette pièce exige une langue incarnée, elle offre aux interprètes de véritables partitions, c'est un cadeau pour nous qui plaçons les comédien-nes au cœur de nos créations. Ce qui m'intéresse dans *La régression* c'est la façon dont Kelly entrelace trois dimensions : le social, l'intime (où se mêlent l'amour et le deuil) et le théâtre, sa force et sa fonction.

En cinq actes étalés sur plusieurs décennies, Kelly raconte la lente contagion d'une idée née d'un deuil et d'un besoin viscéral d'ordre : l'abandon du progrès comme projet politique. Il tend alors un miroir brutal aux discours réactionnaires contemporains qui confondent nuance et trahison, pensée et menace et veulent effacer la raison, la recherche, et la science. Dans le même temps, l'œuvre s'inscrit dans la grande tradition tragique, hantée par les absents, les morts, et les silences qui creusent un sillon douloureux sur plusieurs générations. La pièce explore le vertige du basculement : les décisions politiques naissent moins d'idées que de peurs archaïques, de colères, de désirs confus. Face aux crises écologiques, à la guerre, à la propagande, nous avons la sensation d'assister à une panique morale généralisée et nous sommes extrêmement vulnérables aux replis, à la haine, au fascisme.

En mettant en scène des textes contemporains, j'ai toujours l'impression qu'il faut les appréhender comme une mythologie du futur : non seulement comme les reflets d'une époque, mais comme des récits fondateurs en devenir. Ce sont des histoires qui, bien qu'ancrées dans le présent, portent en elles les germes d'un imaginaire collectif à venir.

J'aime m'engager sur les chemins de la démystification, ouvrir les textes plutôt que les figer, les mettre en tension pour mieux faire entendre leurs éclats et leur part d'ombre. Dans *La régression*, Dennis Kelly met en place une dramaturgie du retour qui avance, un futur archaïque, un temps plié sur lui-même. C'est une œuvre radicale et brillante, vertigineuse dans sa forme et au fond, totalement métaphysique.

À travers cette traversée, impossible de ne pas penser à l'héritage de Shakespeare : la langue comme déflagration, le rire au bord du gouffre, et cette croyance obstinée que même dans la chute, il reste quelque chose à sauver. Une complexité du réel sans morale univoque, une humanité irrécupérable mais nécessaire. Peut-être est-ce cela, aujourd'hui, qu'il nous faut rejouer : non pas une espérance naïve, mais un pessimisme habité, lucide, traversé par le désir de comprendre. Une forme de spiritualité sans dogme, comme une enquête ouverte sur ce que nous sommes déjà en train de devenir.



L'écriture de Kelly, ancrée dans un réalisme cru, nous entraîne en dystopie sans jamais perdre le lien au réel, aux corps, aux émotions.

La régression est une pièce fascinante dans son rapport au temps : il s'agit d'une fable qui s'inscrit sur une vraie durée (en l'occurrence 5 générations). La pièce se fractionne en 5 mouvements : de longs monologues, suivi de scènes dialoguées hyper-actives et moments de pur récit. Ces mouvements de l'écriture se succèdent, se superposent, interagissent. Cette narration sera prise en charge par l'ensemble de la distribution.

La prise en charge collective permet de mettre en jeu la représentation et de proposer aux acteurs de plonger dans les moments de fiction, sous les yeux des spectateurs. Ces types d'enjeux : espace-temps-représentation, m'enthousiasment toujours. Parce qu'ils sont des espaces de projection, de fantasmes. Encore une belle occasion de donner à voir les acteurs explorant les mouvements de l'âme, c'est exaltant et inquiétant à la fois, cette ambivalence me fascine. Dans cette grande histoire, les affects gouvernent la politique autant que la politique manipule les affects. C'est ce fond pulsionnel que nous voulons travailler.

Ce qui est saisissant dans cette pièce c'est ce qu'il advient du langage. Avec le rétrécissement de tous les horizons, l'appauvrissement de la pensée, c'est le langage qui fini lui aussi par s'atrophier, avec le dernier monologue de cette la petite fille qui (selon les nouvelles lois humaines.), ne s'exprime qu'avec des mots de une syllabe.

Loi que Kelly finit par s'imposer à lui même dans le dernier monologue.

Le travail du corps se développera avec mon partenaire de toujours, Gilles Nicolas (acteur, danseur, chorégraphe). Ensemble, nous chercherons une progression du geste : une traversée faite de pulsions, de mouvements involontaires, de crispations, d'atrophies.

Au fil du temps, à mesure que le langage se désagrège, ce sont les corps qui devront prendre le relais. Nous travaillerons une montée en tension lente, organique, sensorielle, affective. Il me semble que pour raconter une régression, il faut des corps d'acteurs libres : disponibles à la perte de repères, à la métamorphose, à l'idiotie.

Chaque personnage pourra trahir le réel, s'adonner à des fantaisies mythiques, des images mentales et ainsi révéler par le théâtre ce qui devrait rester inouï. Ce ne sera pas un spectacle qui rassure ou qui sauve, car nous chercherons à exposer le nœud obscur du consentement à la violence.



L'espace

La régression est un texte qui agit par contamination.

Nous donnerons à voir le processus progressif d'infection des corps, du langage, des affects et de l'espace lui-même.

Les tableaux ne s'enchaînent pas : ils se tuilent, s'impriment, se déforment, laissent des traces.

Ce qui nous intéresse, c'est le moment du basculement, quand le passé ne s'efface pas et que l'avenir vient hanter le présent.

Le personnage principal de la pièce est l'humanité. L'espace scénique intégrera le public, qui en fait pleinement partie. J'aimerais convoquer des formes anciennes : les cercles chamaniques, les tragédies grecques, le théâtre élisabéthain, un retour au cercle sacré, au lieu du jugement, du rite, de la punition, Nous cherchons une grande proximité, afin de travailler l'adresse directe et le réalisme des premiers tableaux, avant que la forme ne s'élargisse progressivement vers une dimension plus mythologique et distanciée.

Dans cette perspective, La régression est pensée comme une forme capable de s'inscrire aussi bien dans des théâtres que dans des espaces patrimoniaux qui convoquent une mémoire commune, une histoire partagée, un rapport direct à la culture, au savoir et à l'expérience humaine.

Musée, Abbaye en ruine, usine désaffectée, planétarium : ces lieux portent des strates de récits, de croyances, de luttes, de connaissances et de chagrins. Ils ne sont pas des vestiges à contempler, mais des espaces encore actifs où se déposent les traces de ce qui a été traversé collectivement.

Ils entrent en résonance avec la fable de Dennis Kelly, non pour célébrer un passé idéalisé, mais pour mettre le présent en tension.

Ces lieux déplacent le regard et rendent sensible ce que la pièce nous dit :

nous pouvons tout perdre. À partir de là, une nécessité s'impose : prendre soin des êtres humains, de leurs choix, de leurs failles, et de ce qui nous lie encore les uns aux autres.

L'espace scénique se veut volontairement dépouillé : peu d'éléments, un sol nu mais vivant, travaillé dans une matière qui garde les traces (terre battue, moquette arrachée...). Il s'agit d'inscrire physiquement le passage du temps et des corps. Le plateau devient tour à tour cercle rituel, lieu de jugement, fosse commune, espace d'aveu et de sacrifice. On n'assiste pas simplement à une histoire : on y participe.

La lumière

La lumière accompagne cette traversée comme un mouvement de transformation progressive. Elle s'inscrit dans un dispositif volontairement adaptable, capable de s'ajuster à différentes configurations spatiales, qu'elles soient théâtrales ou non dédiées.

Dans un premier temps, la lumière s'ancre dans un registre réaliste, proche des corps et des visages, favorisant l'identification, l'écoute et la frontalité de l'adresse. Puis, au fil de la pièce, elle se dérègle, se fragmente, se déplace. Les contrastes s'accroissent, les zones d'ombre gagnent du terrain, la perception devient plus instable. Cette évolution mène progressivement vers une lumière plus métaphysique et onirique, où les corps semblent parfois flotter, se dissoudre ou s'absenter partiellement du réel. La lumière ne cherche pas à illustrer, mais à traduire un glissement de la raison vers le rite, de la clarté vers une obscurité chargée de sens.

Le son

Le travail sonore occupe une place centrale dans le projet. Il ne s'agit ni d'une illustration ni d'un accompagnement, mais d'un véritable prolongement de la parole et de sa détérioration. Le son est ce qui laisse des traces, ce qui circule d'une scène à l'autre, ce qui perturbe la perception du temps et de l'espace.

Nous souhaitons travailler une spatialisation singulière, englobante, capable d'immerger le public dans un environnement auditif mouvant. Le son agit comme une mémoire persistante : nappes, pulsations, souffles, silences appuyés, surgissements discrets. À mesure que le langage s'appauvrit, le son prend le relais, devenant parfois langage à part entière.

Depuis plusieurs années, nous explorons ces enjeux de spatialisation avec Christophe Danvin et Jean-François Domingues. Pour La régression, cette recherche se prolonge et s'approfondit, avec le désir d'ouvrir un champ d'expérimentation autour de dispositifs de diffusion innovants et immersifs, inspirés notamment des recherches menées à l'IRCAM autour des environnements ambisoniques et des dômes sonores.

Sans figer à ce stade un dispositif technique définitif, le projet affirme une direction claire : faire du son un espace à part entière, un espace mental et sensoriel, qui joue avec l'espace-temps du récit et engage le spectateur dans une expérience physique et collective de l'écoute.

Le texte de Dennis Kelly est une traversée violente, parfois déroutante, de nos constructions collectives, de nos croyances, de nos replis. Il interroge directement notre capacité à faire société. Pour que ce trouble s'adresse à tou·tes, il faut en reconsidérer les conditions de réception. Ce projet nous pousse à repenser notre rapport aux spectateur·rices. Nous croyons que la diversité des publics ne se décrète pas, mais qu'elle se travaille, à la fois par le contenu, par le lien patient avec les relais de terrain, et par les dispositifs scéniques eux-mêmes. Sortir des lieux dédiés, ou à tout le moins du cadre frontal traditionnel, permet d'ouvrir d'autres accès, de provoquer d'autres types d'écoute, de présence. Il ne s'agit pas seulement de jouer ailleurs, mais de proposer une forme qui rendra possible une adresse plus directe, plus partagée. D'interroger pour qui, avec qui, et comment nous faisons théâtre aujourd'hui. *La régression* ne peut pas se contenter d'un public déjà conquis : il appelle à élargir le cercle, à exposer davantage, à convoquer celles et ceux qui ne sont pas encore là.

Dans *L'abattage rituel de Gorge Mastromas*, nous avons exploré la transformation d'un individu ordinaire en un être sans scrupules, soulignant la manière dont le pouvoir et l'argent peuvent corrompre l'âme humaine. Dans *La régression*, c'est la douleur de la perte qui fracasse l'espace-temps et nous pousse vers une transformation collective radicale. Cette toute dernière pièce crépusculaire de Dennis Kelly offre une nouvelle opportunité pour l'Argument d'explorer la métamorphose comme territoire d'imagination.

Maïa Sandoz



L'Argument

Depuis bientôt vingt ans, nous défendons des dramaturgies exigeantes et un théâtre de proximité — physique, politique et émotionnel. Jouer, pour nous, est un acte charnel, joyeux, collectif et complexe. Nous croyons que l'imagination est un territoire concret, à arpenter ensemble. Nos créations sont polymorphes — théâtre, performances, cinéma, ateliers — et s'ancrent dans l'écriture contemporaine, qu'elle s'adresse aux adultes ou au jeune public. Elles explorent avec constance les thèmes de l'illusion, de l'identité, de la liberté et des rapports de domination, interrogeant sans relâche le processus de représentation.

Nous revendiquons le théâtre comme espace et temps publics, un lieu d'échange et de partage. Chaque représentation commence dès que l'on pousse la porte du théâtre, et se prolonge dans la rencontre (ateliers, débats, banquets, moments conviviaux) où se tissent la pensée et la joie d'être ensemble.

L'équipe

Maïa Sandoz - *Mise en scène*

Comédienne, auteure et metteuse en scène, co-directrice artistique de L'Argument. Formée à l'école du Studio-Théâtre d'Asnières, puis à l'école du Théâtre National de Bretagne. Elle fait partie des membres fondateurs du Collectif D.R.A.O et de La Generale, laboratoire artistique et politique, dont elle est présidente en 2007. Elle joue au théâtre (DRAO, Microsystème) et au cinéma (Bertrand Bonello, Felix de Givry, Caroline Glorion, Catherine Cosme). Elle collabore aux créations de Blanche Gardin : *Je parle toute seule* et *Bonne nuit Blanche* (Molières de l'humour 2018 et 2019), de Frédéric Danos : *L'Encyclopédiste* pour le festival d'Automne, de Kelly Rivière : *Ma vie rêvée* de Kelly Rivière. En 2016 elle est artiste associée du Théâtre des Quartiers d'Ivry. Comme formatrice, elle est intervenue au sein de l'école du TNBA (ESTBA de Bordeaux), de l'Atelier cité du theatredelacité de Toulouse, du Studio-ESCA d'Asnières, des Chantiers Nomades et au théâtre de la Tempête (afdas).

Avec L'Argument, elle met en scène : *Maquette Suicide*, *Sans le moindre scrupule*, *Le moche*, *Femme non rééduicable*, *Voir clair*, *Perplexe*, *Stück Plastik*, *L'abattage rituel de Gorge Mastromas*, et signe l'adaptation de *Zaï Zaï Zaï Zaï*.

Avec Paul Moulin elle traduit et met en scène *Beaucoup de bruit pour rien*, ils mettent également en scène *Le grognement de la Voie Lactée*. Elle joue dans *Le Moche*, *Baby comme bach*, *Stück plastik*, *Porno théo Kolossal* et *Zaï Zaï Zaï Zaï*. En 2024, elle co-écrit et met en scène son premier spectacle jeune public : *R.O.B.I.N.*

Paul Moulin - Jeu

Comédien, auteur, metteur en scène, formé à l'école du Studio-théâtre d'Asnières, il est co-directeur artistique de L'Argument. Dans les années 2000, il est metteur en scène et comédien de plusieurs spectacles de théâtre de rue et sous chapiteau, dont *Le mariage Forcé* de Molière. En 2002, il intègre Tribudom, collectif de cinéastes dans lequel il réalise pendant plus de 5 ans des courts-métrages avec des enfants d'écoles de Zone d'Éducation Prioritaire à Paris. Il fait partie des membres fondateurs de La Générale, laboratoire artistique et politique. Au théâtre, il joue dans des mises en scène de Arlette Bonnard, Marcel Maréchal, René Loyon, Michel Durantin, Hervé Van der Meulen, Cyrille Labbe. Au cinéma il est acteur dans les films de Martin Drouot, Bertrand Bonello, Marion Vernoux, Claude Mourieras, Sébastien Betbeder ou Blanche Gardin. Depuis 2021 il donne des stages auprès de jeunes professionnels de l'Ateliercité (Toulouse) ou dans le cadre des Chantiers Nomades.

Avec L'Argument, il joue dans toutes les créations de la compagnie. Il est collaborateur artistique de Maïa Sandoz sur *Maquette Suicide*, *Le Moche*, *Voir Clair*, *Perplexe*, *L'Abattage rituel de Gorge Mastromas* et *Stück Plastik*. Il met en scène au festival Contre Courant, *Baby comme Bach*, cabaret Pizza et *Porno Teo Kolossal*, *Zaï Zaï Zaï Zaï*, il traduit, joue et co-met en scène *Beaucoup de bruit pour rien* de Shakespeare. En 2023, avec Maïa Sandoz, il met en scène *Le grognement de la Voie Lactée* de Bonn Park. En 2024 il co-écrit et joue dans *R.O.B.I.N.*

Aurélié Verillon - Jeu

Après une formation au cours Florent avec Yves Lemoigne, Aurélié Vérillon suit l'enseignement des Enfants terribles avec Agnès Soral, Thierry Frémont, Nora Habib. Par la suite, elle fait de nombreux stages de théâtre, cinéma, danse contemporaine, notamment avec Ariane Mnouchkine, Frédéric Fonteyne, Joël Pommerat, Frédéric Werle. Elle débute au théâtre à 17 ans avec Odile Michel, Stéphane Brizé, Thierry de Peretti, Claire Le Michel, Lotfi Achour, et surtout Pascale Henry pour *Tabula Rasa*, *Les tristes champs d'Asphodèles*, *Thérèse en mille morceaux*, *FarAway* et *À demain*. Au cinéma avec Claude Lelouch, Philippe Lioret, Christine Carrière, Pierre Jolivet et Jacques Doillon.

Avec L'Argument, elle joue dans *La Trilogie Mayenburg*, *L'abattage rituel de Gorge Mastromas*, *Porno teo Kolossal*, *Stück Plastik*, *Baby comme bach*, *Zaï Zaï Zaï Zaï*, *Beaucoup de bruit pour rien* et *R.O.B.I.N.*

Maxime Coggio - Jeu

Comédien formé au Conservatoire national supérieur d'art dramatique de Paris, Maxime enchaîne les créations sous la direction de David Lescot *Les Glaciers grondants*, René Loyon *Les Noces de Betia* de Ruzante, Linda Blanchet *Le Voyage* de Myriam Frisch, Claudia Satavinsky *la Vie de Galilée*, la trilogie de la Villégiature

Avec L'Argument, Il dirige des lectures, anime des ateliers et joue dans *L'Abattage rituel de Gorge Mastromas*, *Stück Plastik*, *Zaï zaï zaï zaï*, *Beaucoup de bruit pour rien* et *R.O.B.I.N.*



Christelle Simonin - Jeu

Elle rencontre le théâtre pour la première fois à 13 ans, en jouant dans *Un Chapeau de Paille d'Italie* d'Eugène Labiche au collège. C'est pourtant le chant lyrique qui l'accompagne les années suivantes et jusqu'à ses 18 ans, où elle affirme son choix de continuer dans le théâtre. Elle fait la connaissance de Jean-Paul Schneider et la forme pendant un an au Canada. C'est à Paris qu'elle poursuit sa formation aux côtés de Julie Brochen, David Clavel, Pétronille de Saint Rapt ou encore Félicien Jutner et Jean-Pierre Garnier. En 2017, elle participe au Prix Olga Horstig dans une création collective mise en scène par David Clavel aux Bouffes du Nord. Elle monte *Sodome Ma douce* de Laurent Gaudé qu'elle joue dans des festivals de musique et de théâtre entre 2018 et 2019. Elle intègre en 2020 la troupe éphémère de l'Atelier Cité du CDN de Toulouse.

Avec L'Argument, elle joue dans *Le Grognelement de la Voie lactée* de Bonn Park.

Gulliver Hecq - Jeu

Gulliver Hecq joue en 2002, à l'âge de quatre ans, une marionnette à l'Opéra Bastille dans *Don Quichotte*. Il figure, enfant, dans le film des frères Coen *Paris je t'aime* (2008), joue Lucien dans celui de Jean-Luc Godard, *Film Socialisme* en 2010. Lors de son BTS audiovisuel (2016/2018), Il est stagiaire assistant à la mise en scène sur le long métrage *Le Champ de fleurs* en 2017, et stagiaire cameraman sur le film *La Finale* de Robin Sykes. Il est admis à l'école du TNS au sein du groupe 46, de 2019 à 2022. Il joue dans *Donnez-moi une raison de vous croire*, mise en scène de Mathieu Bauer, création au Nouveau Théâtre de Montreuil en 2022 reprise au TNS. Il joue dans *Othello* de W. Shakespeare, mise en scène de J.-F. Sivadier en 2022 et 2023, puis dans *Les Fantasticks*, spectacle produit par l'Opéra national du Rhin, mis en scène par Myriam Marzouki. Il participe à la création du Groupe Caute mené par Julien Vella et du spectacle : *L'Homme sans qualités* de Robert Musil (partie 1). Il joue ensuite dans *Palombella Rossa m-e-s* de Mathieu Bauer.

La Régression sera sa première création avec L'Argument

Illustrations

Page 7 : *Hills and mist*, © David Dimichele, 2008 (haut)
et *Hurry Up Tomorrow* © Daniela Miles, 2025 (bas)
— Page 9 : *Pagan Poetry*, © Photographie : Marcin
Nagraba, Costume : Agnieszka Osipa — Page 13 : *Circles*
© Molly Haslund, 2013 — Page 16 : *Cloud walk* © Fujiko
Nakaya, 2019.



www.largument.org

L'Argument est conventionné par la Drac Île-de-France
et par le Conseil départemental du Val-de-Marne.

Agnès CARRÉ

Administratrice de production

06 81 05 24 34

largumentac@gmail.com

Olivier TALPAERT

Diffusion

06 77 32 50 50

oliviertalpaert@envotrecompagnie.fr